

## L'AUTOBIOGRAPHIE EN JUDEO-ESPAGNOL : LA DIFFICILE AFFIRMATION DU SUJET ENTRE TRADITION ET MODERNITE

### Introduction

Le propos de cet article est d'abord de faire l'inventaire de ce dont on dispose à l'heure actuelle en matière d'autobiographie dans le monde judéo-espagnol, d'expliquer ensuite pourquoi il faut recourir plus largement aux œuvres écrites dans d'autres langues que le judéo-espagnol, de montrer enfin comment on est contraint de dépasser la notion de genre si l'on recherche les formes d'une expression autobiographique judéo-espagnole.

Si nous ne considérons ici que les productions autobiographiques des Judéo-Espagnols de l'ex-Empire ottoman écrites en judéo-espagnol, ceci aura pour effet d'écartier un des plus prestigieux exemples d'autobiographie, écrite en allemand par un auteur d'origine judéo-espagnole : *Histoire d'une vie, 1921 - 1931*, de Elias Canetti (1982). Elle répond tout à fait à la définition littéraire du genre, elle est écrite par un Judéo-Espagnol, et, enfin, elle a acquis une grande notoriété. Cependant il faudra considérer s'il s'agit pour autant d'une autobiographie judéo-espagnole. Le seul exemple judéo-espagnol d'autobiographie en judéo-espagnol que l'on puisse proposer (à l'heure actuelle tout au moins où l'on est encore dans l'ignorance d'une bonne partie des écrits judéo-espagnols et de leur contenu) est celle d'Eliya Karmona, sur laquelle je reviendrai. Elena Romero (1992 : 206) écrit à son sujet :

La seule œuvre de caractère biographique, autobiographique dans ce cas, originale que je connaisse est celle qui s'intitule *komo nasyó Eliya Karmona komo se engrandesyó i komo se izo direktor del Djugetón* (Constantinople, 1926).<sup>1</sup>

Si l'on prend comme caractéristique du genre un récit de vie écrit à la première personne, littéraire, romancé, mettant en scène la vie d'un auteur-narrateur animé d'une préoccupation littéraire, disons-le tout net nous ne trouverons rien à part cet exemple. L'autobiographie ne constitue pas un genre en judéo-espagnol. La littérature judéo-espagnole est principalement une littérature traditionnelle dans laquelle on a du mal à retrouver des genres littéraires établis sur la base des seules littératures occidentales modernes et qui n'ont rien d'universel.

---

<sup>1</sup> Texte original : « La única obra de carácter biográfico, en este caso autobiográfico, original en judeoespañol que conozco es la titulada *Cómo nació Eliyá Carmona, cómo se engrandeció y cómo se hizo director del Jugueton* (Constantinople, 1926), (...). ». Le titre complet comporte une deuxième partie (G. Collin, 2002 : 14) : *40 anyos de su vida eskritos por el propio ala okazyon del 18en aniversario del Djugeton*, « Comment naquit Eliya Karmona, comment il grandit et comment il devint directeur du *Djugeton* : 40 ans de sa vie écrits par lui-même à l'occasion du 18<sup>e</sup> anniversaire du *Djugeton* ».

Les éléments les plus proches de ce genre que l'on puisse trouver sont sans doute les journaux intimes où sont consignés les événements marquants, les pensées quotidiennes, les comptes.... La tenue de ces journaux était une habitude courante chez les lettrés turcs de l'Empire ottoman (P. Dumont & F. Georgeon, 1985) et, semble-t-il, chez certains chefs de famille judéo-espagnols.

On possède également des exemples anciens de « Chroniques historiques ».

Enfin, il existe un important contact avec les genres occidentaux dans le monde judéo-espagnol au long du XXe siècle et certains s'introduisent dans la littérature judéo-espagnole. E. Romero (1992) leur donne le nom de *géneros adoptados* ou « genres empruntés », au nombre desquels figure le roman, mais l'autobiographie n'en fait pas partie.

Serait-ce à dire qu'il n'existe pas d'autobiographie en judéo-espagnol ? Pas tout à fait, car la matière autobiographique abonde, surtout ces dernières années, sous la forme écrite sous le nom de « chronique », « mémoires », « récit de vie », ou « témoignage », tous rédigés à la première personne et rapportant tout ou partie d'une vie. Des chroniques personnelles ont été écrites antérieurement en judéo-espagnol. E. Benbassa et A. Rodrigue (1992 : 57) citent celles, manuscrites, de Nahim J. Arié (1849 – 1907) et de Tchelebi Moché Abraham Arié II (1849-1919), tout en relevant que l'autobiographie, le journal et les mémoires sont rares « en monde sépharade au XIXe siècle et même plus tard » (1992 : 52) et que l'exemple qu'ils publient a tout d'un genre mixte.

En dehors de cela, l'usage de la première personne et l'expression du sujet sont choses rares en judéo-espagnol. La poésie contemporaine ainsi que les *koplas* et *romances*, genres poétiques anciens chantés, servant le premier à la mise en forme par couplet de la paraliturgie rabbinique, le second au récit d'événements ou d'histoires, profanes ou bibliques (P. Díaz-Mas, 1994 : 18-19), sont des genres où le « je » et la matière autobiographique trouvent parfois aujourd'hui à s'exprimer. Et, à partir de leur modèle, on assiste de manière récente à l'émergence d'une poésie d'auteur où l'on s'exprime à la première personne.

De façon très « médiatisée »<sup>2</sup>, l'expérience personnelle autobiographique se rencontre également dans les genres traditionnels que sont le conte bref ou *konseja*, proche de l'anecdote exemplaire, du *maase* des commentaires bibliques ou de l'*exemplum* médiéval ; le proverbe et la sentence dissimulent souvent la mise en forme d'une opinion personnelle ; ils sont toujours soumis à un travail de reformulation permettant d'en ôter autant que faire se peut les éléments singuliers, personnels, privés et à mettre en exergue au contraire ce qu'ils ont de partagé ou d'universel.

Curieusement, des éléments autobiographiques se glissent dans des genres où ils n'ont en général aucune place : l'essai historique où l'auteur-rapporteur objectif passe brusquement à la subjectivité et à la mise en scène personnelle, et le roman de fiction où l'auteur fait directement intervenir la réalité au cœur d'une narration fictive.

Les raisons de ce rapport ambigu des Judéo-Espagnols à l'autobiographie et leurs réticences à écrire à la première personne sont donc à la fois historiques, sociologiques et littéraires et produisent des effets particuliers.

### 1. Les raisons sociologiques et historiques

La communauté judéo-espagnole se perçoit elle-même comme un ensemble délimité par des frontières précises entre les minorités de l'Empire ottoman, au sein de la majorité turque. Cet ensemble aux liens communautaires étroits est composé d'ensembles plus petits recoupant les grandes villes de l'Empire et les petites villes de leur sphère d'influence, subdivisées elles-mêmes en petites unités de quartier dépendant d'une synagogue portant un nom de ville ou une identification d'origine (dont la motivation s'est effacée depuis longtemps), enfin en familles fortement claniques où le nom de famille et l'autorité patriarcales sont révérees (M.-C. Varol, 2001). Elias Canetti lui-même en décrit bien le fonctionnement dans le récit de son enfance à Rustchuk. Il décrit l'habitat réparti autour de la maison du chef de famille, les fils et leurs maisonnées vivant ensemble autour du *cortijo*, ou cour commune, les décisions prises par le patriarche, le départ de ses parents, bravant l'interdit paternel, le refus de la bénédiction paternelle et la rupture auxquelles la mère attribuera toujours la mort prématurée de son mari. On en trouvera également un écho littéraire dans les romans de l'auteure mexicaine d'origine judéo-espagnole (Turquie) Rosa Nissan : *Novia que te vea* et, surtout, *Hisho que te nazca*, où l'on retrouve cette dépendance à l'autorité du patriarche qui prend toutes les décisions importantes et regroupe sa famille autour de lui. Fait révélateur, les ouvrages nommés sont l'œuvre de « dissidents », de sujets qui se sont extraits de leur communauté d'origine. Elias Canetti comme fils d'un père indocile dont la transgression de l'ordre établi a été châtiée. Rosa Nissan comme fille indocile transgressant les commandements maternels énoncés dans les bénédictions traditionnelles qui forment les titres de ses ouvrages « Que je te vois mariée » puis « Qu'un fils te naisse », en recherchant une émancipation par l'écriture hors du couple, de la famille et du groupe. Ils

---

<sup>2</sup> J'entends par là indirecte, exprimée sous le couvert d'autrui ou d'une généralisation anonyme.

appartiennent tous deux à ce que l'on nomme Sefarad III<sup>3</sup>, les communautés dispersées issues de l'ex-Empire au XXe siècle. Ils ne revendiquent en rien une appartenance communautaire dont ils sont tout à fait détachés.

Dire « je », s'extraire du groupe, en parler à l'extérieur, raconter les secrets de famille, se poser en sujet est une attitude non conforme à l'usage et jugée dangereuse par une communauté qui ne veut pas attirer l'attention sur elle et veut rester le plus possible soudée, réservant à l'espace privé les manifestations les plus identitaires ou marquantes de sa culture ; c'est non seulement risquer la rupture et le rejet, dans un monde où les réseaux familiaux sont de grande importance pour exister mais également mettre en danger la survie du groupe. Dans ces conditions on comprend que les Judéo-Espagnols ne s'y risquent pas ou peu.

Le point de vue personnel sur l'histoire ne peut s'exprimer dans des pays où la parole est contrainte ou censurée, d'autant plus lorsque l'on appartient à une minorité qui estime devoir se comporter en invitée polie, eu égard à l'hospitalité passée et au refuge trouvé. Pareillement, le jugement social sur la société environnante ne peut s'exercer. 500 ans d'exil n'ont rien ôté de la mémoire de l'Expulsion et de la dette envers le Sultan ottoman. Le sentiment d'appartenance à la Turquie moderne en tant que sujets à part entière est très nouveau (M. C. Varol, 1992b). Pour les plus âgés critiquer les maîtres du pays, *los patronos del país*, c'est mettre en danger la sécurité de la communauté tout entière.

## 2. Les raisons littéraires : la matière autobiographique et les genres traditionnels

L'autobiographie n'est pas un genre littéraire écrit traditionnel en judéo-espagnol, mais elle apparaît, par contre, dans la littérature orale.

### 2.1 L'autobiographie dans les genres oraux : passage à l'écrit et modernisation

L'autobiographie apparaît dans le monde judéo-espagnol comme support à la célébration des valeurs du groupe et de son fonctionnement ou comme guide pour les générations futures. Les Judéo-Espagnols ont toujours eu à cœur de transmettre leur expérience de vie en ce qu'elle a d'utile au groupe et ses enseignements. C'est la portée

---

<sup>3</sup> Depuis M. Weinreich (1973 : 126) on distingue commodément trois étapes de la diaspora séfarade : Sefarad I désigne les communautés de la péninsule ibérique jusqu'à l'expulsion de 1492, Sefarad II les communautés réfugiées et établies après cette expulsion principalement autour de la Méditerranée dans les terres de l'Empire ottoman (et au Maroc), Sefarad III les communautés dispersées issues de l'émigration récente (depuis la deuxième moitié du XIXe siècle) et des transferts massifs de population du XXe siècle.

universelle de l'histoire personnelle qui doit être transmise. Ils disposent pour cela de genres littéraires oraux, constamment mis à contribution et qui restent productifs tout en se modernisant. Ces genres qui ont à voir avec la littérature sapientielle ancienne et médiévale sont le proverbe, l'*exemplum* ou histoire exemplaire et le *romanse* ou récit chanté.

### 2.1.1 Sentences et proverbes

Tout locuteur habile de judéo-espagnol est capable, selon les moules dont il dispose de transformer une pensée personnelle en proverbe ou sentence. L'avantage en est grand, comme l'ont remarqué I. J. Levy et R. Lévy-Zumwalt (1993) : cela permet de transformer le « je » agressif et dissocié en « nous » policé et associé. Cela permet très commodément de n'énoncer des opinions personnelles que par le truchement de la sagesse du groupe, de n'exprimer une idée que dans la visée d'une transmission. On peut de ce fait tenir des conversations formelles très longues presque uniquement en proverbes. Mais même si ces formulations peuvent être des créations personnelles : *otros mos kriyan i mozotros tambyén*<sup>4</sup> (M.-C. Varol, 2001 :173), la première personne y est rare.

### 2.1.2 Récits exemplaires et contes

De la même façon une anecdote de vie peut être transformée en *exemplum* et c'est là la conception de l'autobiographie la plus conforme à la culture : l'expérience de vie personnelle érigée en récit exemplaire.

Le schéma de l'histoire exemplaire consiste en un récit bref, souvenir personnel du conteur le plus souvent, contenant une introduction, une anecdote ou une histoire, une morale ou un enseignement et, enfin, une formule de transmission (M.C. Varol, 1994/1995 : 248, 249). La transmission des valeurs et des savoirs du groupe offre un prétexte nécessaire au récit de vie qui met en scène le sujet dans son contexte communautaire. Le but, le bien collectif, justifie la mise en exergue du sujet et raconter l'anecdote dont on est le héros devient une *mitzvá*. En témoigne notamment, dans ces constructions narratives la présence fréquente d'une formule qui incite l'auditeur, à la fin du récit, à raconter à son tour cette histoire ou à diffuser la leçon qu'elle contient (M.-C. Varol, 2002). Le narrateur comme l'auditeur se situent ainsi dans une chaîne de transmission.

La période moderne a vu l'élargissement du cadre de la transmission. Le processus n'est plus simplement oral et situé dans le cadre de la famille, mais écrit et diffusé aux Judéo-

---

<sup>4</sup> Soit « D'autres nous élèvent, et nous-mêmes à notre tour » [en élevons d'autres]. Succession des générations, ordre naturel des choses, il ne faut pas chercher à retenir les enfants.

Espagnols du monde entier (M.-C. Varol 2000). Les sites Internet comme *Ladinokomunitá* servent cette diffusion.

Vanessa Pfister a consacré une étude à la narration brève contemporaine en judéo-espagnol (2000). Après avoir analysé plusieurs récits brefs parus dans la presse judéo-espagnole, elle a observé qu'ils étaient pour la plupart écrits à la première personne, rapportaient un souvenir, avaient pour thèmes principaux la famille, la mémoire et la langue, et, pour destinataires, les autres Judéo-Espagnols. Le rapport entre les textes est étroit, ce qui la conduit à y reconnaître un genre à part entière :

Ce sont des récits brefs contemporains en judéo-espagnol, rédigés par des membres de la communauté, dont l'histoire est centrée sur une expérience individuelle liée au cadre familial (littérature de l'intime) et dont la fonction est à la fois de témoigner et de transmettre certains codes et normes inhérents à l'identité judéo-espagnole, ce à fin de lui permettre de survivre dans un contexte de diaspora et de modernité. (2000 : 86).

Après avoir noté certaines similitudes avec la littérature exemplaire médiévale et le conte populaire (2000 : 87), elle constate la modernisation de la narration, qui est aussi caractéristique de l'adaptation de la tradition orale à la période contemporaine, comme l'a également remarqué Reginetta Haboucha à propos des contes (1992 : xxv).

Mais la structure de ces types de récits autobiographiques appartient à une tradition que j'ai pu relever chez des interlocuteurs très âgés, et sa fixité en faisait en quelque sorte de l'écrit oralisé. La publication récente d'un volume de textes de ce type par G. Nassi (2002) qui les a recueillis pour la plupart sur le site *Ladinokomunitá* montre bien que pour des raisons d'adaptation à la modernité, le répertoire oral est devenu écrit, à travers le support de la presse mais aussi à travers le média ambigu qu'est le réseau, entre oralité et écriture. Matilda Cohen-Sarano dans un volume intitulé *Kuentos del folklor de la famiya* (1986), où sont présentées des anecdotes exemplaires autobiographiques, illustre la même démarche. Le chapitre VII de l'ouvrage, inclus dans une série de contes et anecdotes exemplaires traditionnels, est intitulé *Epizodios de la vida de mi famiya*, et ainsi justifié :

Dans ces contes, qui sont tous authentiques et qui présentent 80 ans de la vie d'une famille séfardie [...] nous pouvons trouver presque tous les motifs qui se trouvent dans contes de tous les autres chapitres de ce livre. [...]. De ces contes, qui passèrent de père en fils et qui sont connus de toute la famille nous pouvons apprendre que ce n'est pas tant le sujet qui « fait » le conte mais la façon de le raconter.<sup>5</sup> (1986 : 307)

Les contes familiaux sont ceux des grands-parents, des parents de Matilda et les siens propres comme elle le précise en note.

### 2.1.3 Répertoire chanté traditionnel et émergence d'une poésie d'auteur écrite

---

<sup>5</sup> Traduction personnelle.

Le « je » du narrateur apparaît largement dans la veine des chants et des ballades traditionnelles *romanses i kantikas*, qui ont servi de moyen d'expression aux personnes qui en étaient le plus privées, les épouses au sein du foyer de leur belle-famille, ou les filles soumises à l'obéissance dans la maison de leur père. Leurs textes sont souvent violents, parfois crus, mais par la vertu du chant, art très apprécié par les Judéo-Espagnols, de tels énoncés se trouvent « médiatisés »<sup>6</sup> : ils apparaissent comme une référence indirecte (M.C. Varol 2001 : 169). Le récit et la poésie chantés sont un mode d'expression où le sujet peut s'emparer du « je » du narrateur, pour exprimer un sentiment ou une opinion personnelle, sans enfreindre les règles de la retenue imposée aux membres du groupe. Il n'est donc pas si étonnant que M. Cohen-Sarano (2000) ait trouvé des poésies d'un auteur de 1930, écrites à la première personne, faisant état de sentiments d'amour non partagés, entièrement rédigées à partir de fragments de *romanses* réagencés.

La poésie d'auteur est un genre récent, lequel a eu pour émule des auteurs comme Clarisse Nicoïdski, elle-même appartenant à Sefarad III, qui a rompu également de façon très moderne avec les habitudes du groupe. C'est dans cette troisième diaspora que ce genre a émergé et s'est développé après 1950, avec des auteurs comme Margalit Matitiahu, en Israël, et plus récemment Avner Pérez dont la poésie fait directement référence au *romanse*. *La romansa de Rika Kuriel, novia de sangre*, qui fait partie de son recueil *Siniza i Fumo*, sous-titré *siklo de poemas dedikado a la memoria de Saloniko*,<sup>7</sup> a été mise en musique et chantée en Turquie, ce qui montre l'actualité d'un processus raisonné de généralisation et de transmission par inclusion dans un répertoire.<sup>8</sup>

Quant à la thématique de la plupart des pièces composant ces recueils, il est à noter que l'œuvre de ces deux poètes israéliens se présente aussi comme un hommage aux communautés perdues et à leur martyre, et constitue une célébration nostalgique de Sefarad II. C'est aussi dans cette perspective que se comprend l'œuvre de Moshe Ha-Elion, *En los Kamos de la muerte* (2000), récemment publiée par A. Pérez : empruntant la forme poétique à la fois au genre de la *kopla* et à celui du *romanse*, il écrit une très belle œuvre aux accents personnels et profonds où il témoigne de la dure réalité des camps. Toute une poésie de la Shoah, à l'état manuscrit, est en train d'être exhumée et publiée en Israël par Shmuel Refael.

---

<sup>6</sup> Cf. *supra* note 2.

<sup>7</sup> Respectivement « la ballade de Rika Kuriel, fiancée de sang » ; « Cendre et Fumée » ; « Cycle de poèmes dédiés à la mémoire de Salonique ».

<sup>8</sup> La modernité de la démarche qui consiste à adapter un genre oral à une poésie d'auteur n'est pas pour autant à négliger. A. Pérez suit en cela l'exemple de Federico García Lorca, et son recueil *Siniza i Fumo* offre de nombreux points de comparaison avec le *Romancero gitano*.

Comme il l'a montré dans une communication récente (2002), les genres traditionnels y sont mis à contribution.

Plus modernes et plus proches de la poésie intimiste de Clarisse Nicoïdski, les œuvres très autobiographiques et personnelles, *Kantes de maturidad* de Salamon Bicerano (Turquie), de Lina Albukrek (Turquie), *87 años lo ke tengo (poemas)*, datent des années 90. Celle de Rita Gabbai – Simantov (Grèce), *Quinientos años después*, de 1992<sup>9</sup>. Elles se situent dans le courant du cinq-centenaire de l'expulsion d'Espagne, elles ont pour modèle la poésie occidentale, et pour exemple la démarche de Clarisse Nicoïdski. La seule dimension collective que l'on peut y trouver (en dehors de certains textes de portée générale, à contenu idéologique ou de célébration d'événements historiques) est externe et implicite : ils sont tous écrits en judéo-espagnol en hommage à la langue qu'ils considèrent comme perdue et destinée à disparaître. En cela ils restent très identitaires et se rattachent, comme on le verra, à ce courant récent pour lequel écrire en judéo-espagnol c'est transmettre.

C'est à la frontière entre l'autobiographie, le témoignage et la poésie que se situe la très belle lettre bilingue de Marcel Cohen au peintre espagnol Antonio Saura (1997). Conçu comme une succession de tableaux ou de chants, le texte passe du « je » au « nous » (les Séfarades), et évoque de façon tantôt drôle, tantôt tendre, tantôt poignante, le thème de l'oubli, de la disparition, de l'anéantissement d'une culture, d'une histoire et d'une langue. Les souvenirs personnels de l'auteur y apparaissent, comme dans les textes de témoignages nostalgiques dont il sera question plus bas, mais le projet n'est pas le récit d'une vie, même si son oeuvre en contient de nombreux épisodes et si elle s'ouvre sur l'origine de l'auteur et sa naissance<sup>10</sup>. Il ne s'agit pas, non plus, d'une mise en scène du sujet. L'œuvre est celle d'un auteur animé d'un réel souci littéraire mais, de façon récurrente, elle s'inscrit aussi dans la ligne des témoignages nostalgiques sur le monde englouti. Sa modernité est que ce témoignage n'est pas explicitement tourné vers la transmission interne à la communauté mais externe, l'artiste espagnol destinataire. Le « je » n'est pas au service du « nous », c'est le « nous » qui donne son sens au « je », son héritage et son identité. Le collectif aboutit au singulier dans une démarche inverse à celle des récits brefs. En cela l'œuvre appartient bien à la modernité développée par certains auteurs Judéo-Espagnols en Sefarad III.

Il n'en reste pas moins que comme C. Nicoïdski, M. Cohen écrit en judéo-espagnol, ce qui constitue un témoignage et un hommage, un geste de sauvegarde de la mémoire

<sup>9</sup> Respectivement : « Chants de maturité » ; « 87 ans, c'est mon âge » ; « Cinq-cents ans plus tard ».

<sup>10</sup> « Je suis né à Asnières, un faubourg de Paris, et mes parents avaient une trentaine d'années lorsqu'ils vinrent s'installer en France » (M. Cohen, 1997 : 9)

commune, et crée une connivence de fait avec ceux de ses lecteurs qui connaissent la langue et qui goûtent les termes résistant à la traduction.

Cher Antonio, Je voulais t'écrire en djudyo avant que s'éteigne tout à fait la langue de mes ancêtres. Tu n'imagines pas, Antonio, ce qu'est l'agonie d'une langue. C'est un peu comme se retrouver seul dans le silence. C'est se sentir sikileoso sans comprendre pourquoi.<sup>11</sup> (1997 : 9)

## 2. 2 Genres littéraires écrits, traditionnels et « empruntés »

### 2.2.1 Les mémoires, un genre traditionnel

Les chroniques historiques sont un genre traditionnel des écrivains juifs et partant, des Judéo-Espagnols. Mais dans les chroniques, l'intérêt littéraire et l'écriture comme art sont au second plan et le « je » autobiographique apparaît peu, y compris lorsqu'il s'agit de témoignages directs : le premier texte de ce type publié dans l'Empire ottoman (dans la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle) est *Crónicas de los Reyes Otomanos* de Moisés Almosnino (1998). Dans ce récit le « je » du narrateur-auteur apparaît seulement pour attester la véracité des faits observés en tant que témoin oculaire (P. Romeu Ferré, 1998 : 28) ou rapporter les négociations qu'il a menées personnellement, dans les livres I, III et IV où il rapporte ses expériences personnelles.

C'est dans la lignée de ce type d'écrits que l'on peut situer les nombreux témoignages ou récits qui existent à l'heure actuelle, qui se publient ou bien circulent sous forme de manuscrits. On connaît au XX<sup>e</sup> siècle de nombreux ouvrages de « mémoires », souvent rédigées par des personnalités du monde journalistique, témoins de leur temps, en judéo-espagnol ou en français. Ainsi Saadi Betsalel Alevi directeur du journal salonicien *La Epoka* rédige-t-il en judéo-espagnol des mémoires dont un exemplaire détenu par la Bibliothèque Nationale de France a aujourd'hui disparu (G. Collin, 2002 : 18)<sup>12</sup>. Sam Levy, son fils, publiera à son tour, dans la revue *Tesoro de los Judíos Sefardíes* (Jérusalem, 1961 –1966), ses mémoires en français, republiées récemment (2000) sous le titre de « *Salonique à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle* », sous-titré « *Mémoires* ». E. Benbassa et A. Rodrigue ont évoqué la *Biographie de la famille Arié*, terminée en 1914 (cf. *supra*) et toujours manuscrite.

Les mêmes auteurs ont publié les « mémoires » de Gabriel Arié, écrites en français. Ils remarquent dans leur introduction la rareté des mémoires et autobiographies dans le monde judéo-espagnol ; le genre mixte de l'autobiographie de Gabriel Arié entre chronique,

<sup>11</sup> C'est le premier paragraphe. L'ouvrage est bilingue et les deux textes sont de l'auteur qui a maintenu dans le texte français les termes qu'il jugeait intraduisibles, comme ici *sikileoso*, « peiné, angoissé, et oppressé ».

<sup>12</sup> Leur publication annoncée par E. Benbassa et A. Rodrigue (1992 : 52 note 2) n'a pas encore eu lieu.

mémoires et journal ; les motivations de l'auteur qui ont beaucoup à voir avec ce que nous dirons *infra* des nombreux volumes de mémoires qui sont actuellement publiés :

La tradition de transmettre la mémoire familiale aux générations futures, et cela dans cette sorte de fierté qu'alimente la conscience d'appartenir à un groupe d'élite, à une aristocratie, est donc tenace dans le clan Arié (E. Benbassa & A. Rodrigue, 1992 : 57).

Cette autobiographie jette également un regard quelque peu nostalgique sur ce passé révolu, un monde traditionnel en voie de disparition que l'auteur évoque avec tendresse, tout en restant impitoyable sur nombre de ses aspects (1992 : 56).

Ils invitent cependant à ne pas négliger la modernité de la démarche individualiste qui anime G. Arié, démarche fortement influencée par sa culture française.

L'abondante presse judéo-espagnole a servi de support de diffusion à ces récits qui n'ont pas encore, loin s'en faut, été tous recensés. Récemment, Henri Nahum (2002) a publié les mémoires de Rafael Chikurel, commissaire de police à Izmir de l'Empire à la République en passant par le gouvernement des Jeunes Turcs, sous le titre de *Mis memorias. Una vida yena de drama y perikolos*<sup>13</sup>. Ces mémoires en judéo-espagnol parurent dans le journal *La Boz del Pueblo* d'Izmir de février à août 1911.

### 2.2.2 L'essor des mémoires et des chroniques personnelles à la fin du XXe siècle

**Raisons historiques.** Avec les guerres incessantes du début du XXe siècle, la fragmentation de l'Empire et la difficulté qu'elle entraîne pour les communautés juives des Balkans de circuler et de correspondre, le sentiment qu'une période s'achève pour les Judéo-Espagnols favorise l'exil en Europe et en Amérique. Avec la Shoah, l'éclatement, la dispersion et l'anéantissement des communautés au sort inégal durant cette période voit naître le sentiment d'une disparition inéluctable. La grande et prestigieuse communauté de Grèce, avec Salonique à sa tête, a cessé d'exister, les émigrés d'Europe ont été décimés (en France, en Belgique en Autriche notamment<sup>14</sup>). Ceux des Juifs bulgares qui n'ont pas été déportés sont partis pour la Palestine en laissant leurs journaux, leurs écoles, leurs bibliothèques et leurs biens. Seuls demeurent des îlots protégés ou des rescapés. Le seul centre vivant de Sefarad II qui subsiste est Istanbul (H. V. Sephiha, 1977 : 72). Avec le sentiment de l'effacement imminent de cette part importante et singulière du judaïsme, naît pour chaque Judéo-Espagnol l'idée qu'il est peut-être le dernier à pouvoir témoigner pour ceux qui sont morts ou pour ce monde englouti. Chacun voit en lui-même le dernier des Séfarades ainsi

<sup>13</sup> « Mes mémoires. Une vie remplie de drames et de dangers », le livre est écrit dans un judéo-espagnol plus que fantaisiste.

<sup>14</sup> Il ne faut pas oublier que Vienne comptait une communauté judéo-espagnole d'implantation ancienne et que, depuis le milieu du XIXe siècle, elle était un important centre d'édition en judéo-espagnol, à l'interface avec le judaïsme d'Europe centrale.

qu'en témoignent nombre de textes ou d'intitulés de reportages cinématographiques<sup>15</sup>. Les Saloniciens rescapés des camps rédigent leurs témoignages qui n'ont pas été édités et dont certains manuscrits reposent dans les bibliothèques. Les Judéo-Espagnols de Turquie témoignent d'un monde disparu ou menacé, empreint de nostalgie, menacé par l'éclatement et la modernité dont ils sont les derniers à pouvoir rendre compte. Souvent rédigés dans la variété de français que les Judéo-Espagnols utilisent, ou en turc, ou en anglais, jamais en judéo-espagnol, ces témoignages ont une portée universelle aux yeux de leurs rédacteurs et si le judéo-espagnol y est présent ce n'est que comme illustration de ce monde disparu. Il est significatif que ces ouvrages, qu'ils soient en turc, en français ou en anglais, datent tous de la fin du XXe siècle et du début de celui-ci.

2.2.3 Les témoignages historiques, un genre mixte entre chronique mémoire et autobiographie.

**Les témoignages sur la Shoah.** Dans cette catégorie de textes, les mémoires de Jacques Stroumsa, violoniste à Auschwitz, récemment publiées (1999) en français sous le titre *Tu choisiras la vie* sont le plus autobiographique des témoignages. Elles sont entièrement rédigées à la première personne et couvrent toute la vie de l'auteur. Il inclut toutefois le texte de lettres reçues après la guerre ou envoyées par lui. Les documents photographiques personnels ou historiques sont là pour attester de la vérité du récit.

Jacques Stroumsa, non seulement nous fait partager chaque étape de son existence, depuis sa naissance en 1913, mais répond également, à sa manière si personnelle aux questions que l'on peut se poser à propos de la Shoah et du comportement des Juifs confrontés aux menaces puis à l'anéantissement. Jacques Stroumsa a l'expérience de ces interrogations car, dès son retour, il ressent la nécessité de témoigner. En même temps que son activité professionnelle, il a toujours tenu à raconter ce qu'il a vu et retenu (1998 : 9)

Cet extrait de la préface à son livre de Beate Klarsfeld montre bien quel lien l'autobiographie moderne entretient avec la tradition orale de transmission de la mémoire et la nécessité de témoigner d'événements historiques. Cependant son récit excède largement le cadre du judaïsme judéo-espagnol des Balkans, s'universalise et se fonde dans un destin juif plus large. Le témoignage dès lors devient écrit et sera publié en allemand, en hébreu, en anglais, en espagnol et en français, sortant des frontières du groupe. Dans l'ouvrage les éléments historiques s'entremêlent avec les souvenirs personnels, les photos de famille voisinent avec des documents d'époque. Il n'y a aucune recherche de style, il est sobre et dépouillé de recours littéraire. Rien ne dépasse du récit de vie.

<sup>15</sup> Cf. en bibliographie : T. K Harris, *Death of a Language* ; Haïm Vidal Sephiha, *L'Agonie des Judéo-Espagnols* ; Gad Nassi : *En tierras ajenas yo me vo murir* ; une émission récente consacré par Arte / TVE à la diaspora judéo-espagnole s'intitulait « Le dernier des Séfarades »...

De la même façon, Elisa Franco-Hasson, survivante des camps, explique dans l'introduction de *Il était une fois l'île des roses* (1995), comment elle s'est fait violence pour témoigner, par devoir. Parlant pour la communauté de Rhodes, l'auteure s'adresse avant tout à ses enfants et sur leur demande, mais dit-elle aussi :

Pour que l'existence des camps, pour que notre souffrance, pour que la mort de six millions de Juifs et de tant d'autres ne soient jamais remises en question et n'entrent jamais dans l'oubli, comme certains le souhaiteraient (1995 : 8).

Il s'agit donc ici d'enfreindre les réticences personnelles à parler à la première personne et à raconter sa vie afin de lutter contre le négationnisme et l'oubli des victimes. On retrouve ici la valeur de *mitzvá* attachée au récit personnel et qui le justifie. Le témoignage est accompagné d'une liste de noms de victimes et de documents personnels. Il ne s'agit en rien d'une démarche littéraire.

**Les témoignages sur la vie des communautés dans l'Empire ottoman.** La confusion des genres est explicitement indiquée par Erol Haker dans la préface de son ouvrage sur l'histoire de la famille Adato de Kırklareli en Turquie, dont il est issu. Le texte turc intitulé *Bir Zamanlar Kırklareli'de Yahudiler Yaşardı*, « Il fut un temps où des Juifs habitaient à Kırklareli... », est sous-titré *Kırklarelili Adato Ailesi'nin öyküsü*, « Saga (ou Aventure) de la famille Adato de Kırklareli ». C'est la traduction d'un manuscrit écrit en anglais (et encore inédit en 2002) portant le titre *The Adato Family of Kırklareli, a History 1800-1934*. *Öykü* en turc signifie histoire, récit raconté, par oral, ou par écrit, et fait appel à un genre littéraire. La préface de l'ouvrage s'adresse aux enfants de l'auteur : « L'histoire que je vais vous raconter est celle de votre famille ». Le récit est grandement historique et s'appuie sur des recherches sérieuses et documentées, tant sur la famille que sur les événements historiques traversés, et sur des entretiens menés, comme il le dit, avec des personnes décédées depuis lors. Son propos est celui de la défense et de la transmission à ses descendants de la mémoire familiale et au-delà de celle d'une civilisation et d'une culture qui ne sont plus :

Pour ma génération le monde des Juifs d'origine espagnole a totalement disparu. [...] Ce que j'ai raconté de cet ancien monde dans ce livre, ce sont les souvenirs de quelques anecdotes et de quelques récits qui nous ont été faits, que les gens de ma génération et moi-même avons conservé depuis notre enfance. Ni les gens de votre génération ni vos enfants ne connaissent rien de tout cela. Pour cette raison, j'ai pensé qu'il était utile de raconter les anciennes façons de vivre de ces Juifs originaires d'Espagne qui ont existé autrefois, dans le cadre d'une saga familiale.<sup>16</sup>

La saga bien documentée qui suit mêle les enquêtes, les entretiens, les sources documentaires, les anecdotes, les souvenirs personnels de l'auteur rapportés de façon

plaisante avec un réel souci d'écriture. Le genre est mixte, le style mêle l'humour à la nostalgie.

L'historien turc Rıfat Bali a publié en 1999, en turc, *Balat'tan Bat-yam'a*<sup>17</sup> de Eli Şaul, écrit pour témoigner, dans une perspective historique, de la réalité de la condition de minoritaire juif en Turquie vue du dedans. L'ouvrage, composite, présente à la fois : une courte biographie de l'auteur, intitulée *Hayat Hikâyem*, « L'histoire de ma vie » (rappel des dates importantes et arbre généalogique) ; les souvenirs d'enfance de l'auteur répartis en trois périodes et écrits à la première personne ; des saynètes de la vie du quartier, des anecdotes plaisantes, des proverbes commentés; puis, suit le journal de l'auteur entre 1937 à 1943 incluant le texte d'une lettre ; des souvenirs personnels du *varlık vergisi*<sup>18</sup>, suivis d'écrits divers, d'articles, de lettres portant sur ce sujet; le journal de son service militaire à Doğubeyazıt, une succession d'articles, d'anecdotes écrites par l'auteur à cette époque et précisément datées. Enfin un chapitre rassemble les écrits polémiques et des lettres ouvertes écrites à différents journalistes et hommes politiques turcs. Des documents photographiques et des photos personnelles de l'auteur clôturent l'ouvrage. Il s'agit donc plutôt d'une collection de documents autobiographiques de toutes sortes, agencés chronologiquement pour composer un recueil.

Entre l'autobiographie et la chronique intimiste d'une famille judéo-espagnole, le récit autobiographique de Lidya Kastoryano *Quand l'innocence avait un sens*, sous-titré *Chronique d'une famille juive d'Istanbul d'entre les deux guerres* (1993), se présente comme le récit nostalgique d'une jeunesse que fait une mère à ses enfants et paradoxalement, comme une démarche très personnelle, très proche de l'autobiographie, à cette exception près que l'auteure s'y désigne elle-même par son nom, Lydia, et parle d'elle à la troisième personne.

---

<sup>16</sup> E. Haker (2002 : 16). Traduction personnelle. Le livre a depuis été publié en anglais mais je ne dispose que du texte en turc de la première édition.

<sup>17</sup> « De Balat à Batyam ». Balat est le faubourg juif des bords de la Corne d'Or, à Istanbul, où est né l'auteur ; Batyam dans les environs de Tel Aviv, est le quartier de bord de mer où s'établirent un grand nombre de Judéo-Espagnols émigrés en Israël.

<sup>18</sup> Impôt discriminatoire qui ruina les minorités de Turquie, particulièrement les Juifs en 1942.

Préfaçant *Une enfance juive à Istanbul (1911-1929)* de Nissim M. Benezra (1996), R. Bali constate à son tour la rareté des mémoires parmi les Juifs originaires de Turquie<sup>19</sup>. Dans son avant-propos, N. Benezra se défend d'avoir voulu écrire une autobiographie et ajoute :

Dans le présent volume, on trouvera la description des mœurs d'une collectivité sur laquelle aucun historien, aucun romancier ne s'étaient encore penchés. J'y ressuscite le monde que j'ai connu dans mon enfance. Tout l'intérêt du livre est là. [...] Le monde que je décris [...] est tout à fait défunt. Du moins vais-je essayer d'en fixer les grandes lignes pour le plus grand profit des originaires de ce vaste empire qui avait pour nom l'Empire ottoman.

Le but affiché et les destinataires de l'œuvre l'apparentent aux ouvrages de transmission intra-communautaires. Le texte se situe à nouveau entre autobiographie, chronique historique et mémoires.

*La famille Calderon* sous-titré *Chronique de la vie juive de Constantinople au début du XXe siècle* de Maurice Caraco (2002) est également intitulé sur la page de titre *Roman autobiographique*. L'auteur, né en 1900 à Istanbul, compose une œuvre d'auteur, mais avec un souci d'ethnologue qui retrace les mœurs et les habitudes dans une famille judéo-espagnole. Entre chronique et roman, il ajoute des tableaux historiques qui retracent des événements ou des pans de la vie quotidienne à Constantinople : les incendies et le corps des pompiers volontaires (2002 : 37- 38) ; Byzance et la prise de Constantinople (32 – 34) ; il inclut des citations de Pierre Loti (2002 : 32). Là encore la composition de l'œuvre est mixte. Le temps n'y est pas indiqué en dehors de dates historiques lointaines, les événements de la vie du héros ne sont pas précisés et ne couvrent pas toute son existence. Ils se déroulent dans un temps étendu, extensible et vague, celui de sa jeunesse, « dans les années 1900 ». Pas de périodes définies, pas de récit couvrant toute une vie, pas de journal, ni de chroniques, les seules dates précises sont historiques, « le 17 janvier 385, Théodore le Grand partage son empire ». La composition du livre n'offre pas de chapitres, mais des tableaux ou des saynètes comportant une unité thématique : commentaires de dates historiques, scènes de genre, anecdotes qui pourraient faire l'objet de récits brefs, indépendants les uns des autres.

Le témoignage sur le monde disparu de son enfance justifie l'autobiographie, mais l'ouvrage n'est pas destiné au monde judéo-espagnol qu'il contribue pourtant à rappeler, ni même à un lectorat juif, plus large mais averti. En témoignent les précisions apportées par l'auteur à la définition de ce qu'est une *mezuzá*, par exemple, et la description minutieuse de l'objet.

Ces trois derniers ouvrages sont en français et ont été édités dans une perspective plus historique que littéraire. Leur publication est récente.

---

<sup>19</sup> Il donne comme seuls exemples l'ouvrage de L. Kastoryano (cf. *supra*) et celui de Maurice Deunailles, *La mare aux tortues* (Claude Alzieu, Paris, 1995) que je n'ai pas consulté.

## 2.3 Les éléments autobiographiques dans les genres empruntés

### 2.3.1 L'essai historique

Il faut noter à cet endroit que même les ouvrages historiques que les auteurs judéo-espagnols contemporains ont rédigés dans la même optique de lutte contre l'oubli (du génocide d'une communauté et d'une culture disparue), présentent aussi ce mélange curieux de récits de vie, documents historiques, documents privés et remarques personnelles de l'auteur. *Rhodes un pan de notre mémoire* de Moïse Rahmani (2000), qui rappelle la communauté presque entièrement anéantie de l'île, se situe en ces termes dans une démarche de devoir de mémoire :

90% de sa population fut exterminée. Tous les moyens doivent être mis en œuvre afin de sauvegarder sa mémoire, notre mémoire. C'est un devoir pour nous, sépharades ou non, simples membres de communautés ou dirigeants d'institutions de maintenir cet héritage (2000 : 16).

L'auteur, membre de cette communauté de Rhodes, s'adresse ici aux communautés juives dans leur ensemble et aux Judéo-Espagnols. Mais il exprime surtout le désir de transmettre aux enfants le souvenir des racines et des ancêtres replacés dans une tradition ancienne, une perspective historique large et un sentiment fortement identitaire :

[ce livre] marque la nostalgie d'une époque révolue, balayée d'abord par l'intolérance de l'Inquisition et ensuite par la peste noire du fascisme et du nazisme. C'est en songeant à nos enfants et aux enfants de nos enfants que cette œuvre naît. Nos racines sont aussi belles que celles des autres, plus belles même, car nôtres. [...] Tu transmettras nous recommandent nos Sages ; nous avons le devoir de demeurer fidèles ». (2000 : 16 – 17).

La mise en correspondance entre les persécutions espagnoles et le nazisme correspond à une représentation traditionnelle. Genre mixte, cet essai historique qui juxtapose des témoignages personnels et des récits de vie, des documents personnels et des documents historiques, des extraits d'ouvrages académiques ou de fiction, brouille les repères entre l'auteur de l'ouvrage, le narrateur du témoignage, l'interviewer et les référents des pronoms personnels ne cessent de changer <sup>20</sup>.

Ce qui pourrait paraître comme une maladresse de présentation montre l'étroitesse du partage et de l'imbrication, de la confusion entre tous ces Rhodiotes qui s'évertuent à

<sup>20</sup> Par exemple, le chapitre 12, joliment intitulé « Un miracle de parfums de roses, de cannelle, de miel, mes premiers souvenirs du quartier juif de Rhodes » est en fait un extrait de témoignage, introduit par M. Rahmani en ces termes « Plus près de nous, Pasquale Cacopardi, le fils de Zimbul, la Rodeslie, égraine quelques souvenirs. » (p. 119) ; la question posée par l'auteur de l'ouvrage ou par l'interviewer figure en intertitre : « Les souvenirs de son quartier ? » (p. 121). La question reçoit une réponse sans guillemets à la 3<sup>e</sup> personne « Avant tout sa maison... » et se poursuit par « Mais pour moi, l'endroit le plus fabuleux était le grenier ». A la page suivante (p. 122) les souvenirs personnels de Pasquale Parodi sur sa mère Zimbul sont commentés par une « note du traducteur » insérée dans le texte et relatant à la 1<sup>e</sup> personne la rencontre par le dit traducteur (qui est sans doute aussi l'auteur), de Zimbul, mère de Pasquale, âgée, lors de son retour sur l'île en 1943 et des liens qu'il a noués avec elle.

transmettre les souvenirs de la communauté. La communauté d'appartenance abolit le « je » du témoignage, d'emblée senti comme un « nous », le « je » de l'auteur et le « je » de l'interviewer, le « je » des autres narrateurs, le « je » du lecteur destinataire interpellé (2000 : 225), subsumés sous un même vécu collectif.

Comme dans les ouvrages de N. Benezra, de E. Haker, de M. Caraco, de E. Shaul, certaines anecdotes de famille (dans lesquelles on peut reconnaître la tradition judéo-espagnole du récit bref oral) sont introduites dans cet essai historique. Elles y sont curieusement dépouillées de leurs caractéristiques de témoignage. Alors qu'une photo du héros illustre le récit de l'une d'elles, et que l'auteur affirme tenir le récit de la bouche du petit-fils du héros, l'anecdote est présentée comme un récit folklorique, et intitulé « Le Juif que le Roi appelait papa » (2000 : 126), dans la tradition de la *konseja* judéo-espagnole.

La mixité des genres et l'implication de l'auteur dans l'ouvrage, où il devient narrateur jusqu'à passer à la première personne, la diversité des documents rassemblés dans une étude historique montrent ici aussi combien la frontière est ténue entre mémoires, chroniques, récit autobiographique, *exemplum* et ouvrage historique.

### 2. 3.2 Le roman

Dans un autre genre moderne « emprunté », celui du roman, Itzhak ben Rubi (1953) a intégré à la fiction des extraits de témoignages vécus et décrit la déportation des Saloniciens, le quotidien des camps, le retour dans Salonique hostile, dévastée par la guerre, à travers le regard et les pensées de son héros, Leon Herrera, le personnage muet de *El sekreto del mudo*. Il n'en est que plus étonnant de voir figurer dans un roman, au cœur d'un dialogue qui rappelle les ruses par lesquelles on a dépouillé les Saloniciens de leur argent avant de les déporter, la photographie recto verso du faux billet de banque imprimé que le protagoniste indigné sort de sa poche, froisse et jette (1953 : 43-44). Ce mélange des documents à la fiction montre à quel point, pour les Judéo-Espagnols, la nécessité de la transmission de l'expérience et de la vérité du groupe est présente et première, quelle que soit la forme littéraire choisie.

### 3. Un hapax dans la littérature judéo-espagnole : l'autobiographie d'Eliya Karmona

Dans cet ensemble imprécis d'ouvrages au contenu mixte, où ne figurent que peu de textes judéo-espagnols, l'autobiographie d'Eliya Karmona fait figure d'exception. Œuvre littéraire écrite à la première personne, œuvre d'auteur, elle s'inspire directement de par son titre des œuvres de la littérature picaresque espagnole, ainsi que l'a pertinemment remarqué

Robyn Loewenthal dans sa thèse sur l'autobiographie de E. Karmona et le milieu journalistique d'Istanbul au début du XXe siècle (1984 : I, 127-133). Ce roman assez court (une centaine de pages) projette un regard critique, tantôt ironique tantôt attendri sur les tribulations d'un jeune homme juif de bonne famille, pauvre et entreprenant, dans les dernières années du sultanat, entre 1884 et 1908. Mais cette œuvre, drôle et distanciée, est aussi un témoignage sur le milieu de l'édition dans la capitale et des difficultés que l'éditeur y rencontre en raison des pesanteurs du milieu communautaire et de l'administration ottomane (M.- C. Varol, 2003). L'auteur ne manifeste pas de volonté de transmettre quelque expérience que ce soit, il est animé d'une réelle préoccupation littéraire et fait partager tous les moments de sa vie jusqu'à la fondation de son journal.

Contrairement à Gabriel Arié, il ne cherche en rien à se poser en exemple, son action n'a rien d'exemplaire et il ne se présente pas sous un jour particulièrement favorable. Son expérience n'est pas généralisable, son récit ne se réclame d'ailleurs pas de la transmission, et s'il peut s'y manifester une certaine nostalgie de l'Empire, elle n'est en rien centrale ni directement exprimée (M.- C. Varol, 2003). En cela cette autobiographie judéo-espagnole unique pose un problème.

Par comparaison avec Elias Canetti, Eliya Karmona n'a rien d'un dissident. Il respecte les valeurs du groupe, abandonnant par exemple un travail rentable jugé méprisable par les membres importants de son clan pour un travail plus honorable et très mal payé, afin de ne pas être mis au ban de sa famille (R. Loewenthal, 1984 : 273). Il est parfaitement intégré dans cette société et dans ses réseaux communautaires comme intercommunautaires. Il appartient pleinement à la société judéo-espagnole et revendique cette appartenance.

C'est probablement dans les courants littéraires engendrés par l'essor de la presse au début du XXe siècle qu'il faut chercher la solution de cette énigme. Le ton tantôt auto-ironique, tantôt sarcastique et la plaisante dénonciation des lourdeurs institutionnelles de son temps l'apparentent par quelques côtés aux pamphlets, dans la veine du journalisme satirique de son époque. Il critique les travers de personnages bien en cour, nommément désignés et le fonctionnement d'institutions ayant pignon sur rue. E. Karmona, comme fondateur du journal satirique *el Djugetón*, était lui-même la cible de pamphlets semblables ainsi que le rappelle Gaëlle Collin (2002 : 25).

## Conclusion

Les bouleversements historiques du XXe siècle ont entraîné des changements dans le rapport à l'histoire, la culture et l'identité des Judéo-Espagnols.

Les migrations vers l'ouest des communautés de Sefarad II, l'occidentalisation des mœurs, ont progressivement promu une culture où le sujet existait pour lui-même et non plus par son lien au groupe, ce qui devient la règle en Sefarad III. L'avènement moderne du sujet, la réalisation de soi qui passe avant les intérêts du groupe, sont des valeurs occidentales qui sont venues avec la modernité bouleverser les habitudes communautaires des Judéo-Espagnols et ont peu à peu gagné les communautés de Sefarad II.

Ces tendances ont entraîné l'émergence d'une littérature d'auteur, une affirmation publique du sujet, une expression personnelle et intime écrite à la première personne, notamment en poésie. Cependant en Sefarad II cette poésie n'a émergé que de manière très récente et en étroite liaison avec la langue judéo-espagnole. Or le lien à la langue suffit à en relativiser la modernité, cette poésie répondant de ce fait avant tout à une nécessité de transmettre.

L'essor d'une presse libérée de la censure au début du siècle et l'espoir que la révolution jeune turque avait fait naître a encouragé l'apparition d'une expression personnelle assez libre et très critique, qui a donné lieu à des œuvres satiriques ou pamphlétaires à la veine desquelles on doit la seule autobiographie littéraire en judéo-espagnol connue à ce jour, celle de E. Karmona. Cette époque est cependant limitée dans le temps. Quand Karmona écrit en 1926, le massacre des Arméniens, la longue période de guerres, l'installation de la République dans un contexte difficile, ont eu raison de ces espoirs et l'ouvrage de Karmona restera seul de son genre.

La catastrophe de la Shoah et la disparition des communautés a entraîné chez les Judéo-Espagnols la prise de conscience de l'inéluctabilité de leur fin en tant que communauté et en tant que culture. Avec cette prise de conscience est apparue la nécessité de lutter contre la destruction, la mort et l'oubli. La nécessité de témoigner et de transmettre la mémoire aux générations futures a trouvé naturellement un cadre traditionnel dans le récit de vie exemplaire, genre oral très formel, servant de modèle de transmission de l'expérience personnelle entre générations. Cet écrit oralisé a trouvé un support de diffusion dans « la toile » d'Internet et une communauté virtuelle s'est regroupée en réseau, échangeant ces récits autobiographiques par la presse communautaire dans un premier temps, puis par le site internet *Ladinokomunita*. Les textes sont ainsi repassés de l'oral à l'écrit jusqu'à leur publication en volume indépendant.

La nécessité de témoigner pour tous de l'expérience de chacun, en son nom propre, afin de maintenir l'existence du groupe a investi d'autres supports traditionnels (oraux aussi bien qu'écrits) comme la poésie chantée, ou la chronique historique, la plus propre à évoluer

vers les mémoires ; elle s'est emparée également d'autres genres, modernes et fermés à l'autobiographie, comme l'essai historique et le roman de fiction où elle a introduit des éléments d'autobiographie.

Le choix de la langue d'écriture est marqué. Le désir de témoigner et transmettre peut concerner le contenu comme la langue d'écriture. Quand l'accent est mis sur le contenu, les auteurs choisissent une langue de grande diffusion, une langue européenne de préférence, (il est à noter que l'œuvre en turc de Erol Haker a préalablement été écrite en anglais) ; dans d'autres cas ils choisissent le judéo-espagnol dont l'usage seul suffit parfois à faire de l'œuvre un support de transmission, ou bien le multilinguisme. Dans la plupart des œuvres considérées, le judéo-espagnol se trouve très présent sous forme de mots ou d'expressions.

Toute la littérature contemporaine judéo-espagnole, qu'elle soit ou non en judéo-espagnol, qu'elle soit ou non la revendication d'une expression littéraire personnelle, se trouve marquée par la thématique de la lutte contre la disparition et la finalité de transmission. De ce fait se crée à l'heure actuelle un genre mixte, nouveau, qui a pour points communs le mélange des genres, la confusion ou l'effacement de la différence entre auteur, narrateur et lecteur, la production de mémoire et d'identité au bénéfice du groupe. Les proportions peuvent varier jusqu'à permettre de ranger tel ou tel texte dans tel ou tel genre (la poésie de Avner Pérez dans le *romanse*; l'ouvrage de Marcel Cohen dans la poésie en prose; celui de Moïse Rahmani dans l'essai historique; ceux des auteurs de *En tyerras ajenas yo me vo murir* dans le conte, ou la nouvelle brève ;celui d'Itzhak Ben Rubi dans le roman ;etc...) ou peuvent rendre l'ouvrage inclassable. Ce genre mixte fait la part belle à l'autobiographie mais les œuvres produites n'appartiennent jamais vraiment à ce genre qui reste un genre étranger la culture judéo-espagnole, à une seule exception près (dans l'état actuel de nos connaissances).

## Bibliographie

ALMOSNINO, Moisés, *Crónica de los Reyes otomanos*, ed. crítica de P. Romeu- Ferré, Tirocinio, Barcelone, 1998.

BENBASSA, Esther & RODRIGUE, Aron, *Une vie judéo-espagnole à l'Est : Gabriel Arié*, Cerf, Paris, 1992.

BENEZRA, Nissim M., *Une enfance juive à Istanbul (1911-1929)*, Istanbul : Isis, Istanbul, 1996.

- BEN RUBI, Itzhak, *El sekreto del Mudo*, Lidor, Tel-Aviv, 1953.
- BICERANO, Salamon, *Kantes de maturidad – Cantes de Madurez*, Istanbul : As Maatbacılık, Istanbul, 1991.
- CANETTI, Elias, *Histoire d'une vie – 1921 – 1931*, Albin Michel, Paris, 1982.
- CARACO, Maurice, *La Famille Calderón ou Chronique de la vie juive de Constantinople au début du 20<sup>e</sup> siècle*, Isis, Istanbul, 2002.
- COHEN, Marcel, *Lettre à Antonio Saura*, L'échoppe, Paris, 1997.
- COHEN/KOEN –SARRANO, Matilda, *Kuentos del folklor de la famiya djudeo-espanyola*, Kana, Jérusalem, 1986.
- *Djoha ké dize ? – Kuentos populares djudeo-espanyoles*, Kana, Jérusalem, 1991.
  - « Las poezias del kashon », *Aki Yerushalayim*, n° 64, 21<sup>e</sup> année, 2000.
- COLLIN, Gaëlle, « *La Novya Aguna – Présentation, tanslittération et édition d'un roman judéo-espagnol d'Eliya Karmona* », *Neue Romania*, n° 26, Judenspanisch IV, 2002, pp. 1 à 132.
- DIAZ-MAS, Paloma, *Los Sefardíes – Historia Lengua y Cultura*, Riopedras, Barcelone, 1986.
- « Un género casi perdido de la poesía castellana medieval : La clerecía rabínica » in *Separata del Boletín de la Real Academia Española*, Tome LXXIII – Cahier CCLIX, Madrid : Aguirre, Madrid, 1993.
  - *Poesía oral sefardí*, Esquíó-Ferrol, Ferrol, 1994.
- DUMONT, Paul & GEORGEON, François, « Un bourgeois d'Istanbul au début du XX<sup>e</sup> siècle » in *Turcica*, T. XVII, 1985, pp. 127 à 183.
- GABBAÏ - SIMANTOV, Rita, *Quinientos años despues*, Athènes (sans éd.), 1992.
- FRANCO-HASSON, Elisa, *Il était une fois l'île des roses*, Clepsydre, Bruxelles, 1995.
- HABOUCHA, Reginetta, *Types and Motifs of the Judeo-Spanish folktales*, The Garland Folklore Library, New-York – Londres, 1992.
- HA-ELION, Moshe, *En los kampos de la Muerte*, Instituto Maale Adumim, Maale Adumim (Israël), 2000.
- HAKER, Erol, *Bir zamanlar Kırklareli'de Yahudiler yaşardı*, İletişim, Istanbul, 2002.
- HARRIS, Tracy K., « Reasons for the Decline of Judeo-Spanish », *International Journal of the Sociology of Language*, Harris T. K. éd., n° 37, Mouton, Amsterdam, 1982, pp.71 à 98 .
- *Death of a Language – The History of Judeo-Spanish*, Newark : University of Delaware Press, Newark, 1994.

- KASTORYANO, Lydia, *Quand l'innocence avait un sens – Chronique d'une famille juive d'Istanbul d'entre les deux guerres*, Isis, Istanbul, 1993.
- LEVY, Isaac J., *Prolegomena to the Study of the Refranero Sefardi*, New-York : Las Americas Publishing Co., New York, 1969.
- & LEVY ZUMWALT, Rosemary, « A Conversation in Proverbs : Judeo-Spanish *Refranes* in Context » in *New Horizons in Sephardic Studies*, Y. K. Stillman & G. K. Zucker ed., State University of New York Press, NY, 1993, pp. 269 – 283.
- LEVY, Sam, *Salonique à la fin du XIXe siècle*, Isis, Istanbul, 2000.
- LOEWENTHAL, Robyn K., *Elia Carmona's Autobiography : Judeo-Spanish Popular Press and Novel Publishing Milieu in Constantinople, Ottoman Empire, ca. 1860-1932*, Thèse de Doctorat, Université du Nebraska – Lincoln, 1984, 2 vol.
- MATITIAHU, Margalit, *Alegrika*, Eked, Kiron (Israël), 1992.
- NAHUM, Henri, *Mis memorias. Una vida yena de drama y perikolos – Un commissaire de police ottoman d'origine juive à Izmir au début du XXe siècle: Les mémoires de Rafael Chikurel*, Isis, Istanbul, 2002.
- NASSI, Gad, *En tierras ajenas yo me vo murir*, Isis, Istanbul, 2002.
- NISSAN Rosa, *Hisho que te nazca*, Plaza & Janes, Mexico, 1996.
- PEREZ, Avner, *Siniza i Fumo*, Jérusalem (sans ed.), 1986.
- PFISTER, Vanessa, *Le Récit bref en judéo-espagnol – Caractéristiques d'un genre*, Mémoire de maîtrise, Etudes hispaniques, Université de Nancy 2, 2000.
- RAHMANI, Moïse, *Rhodes, un pan de notre mémoire*, Romillat, Paris, 2000.
- REFAEL, Shmuel, « The Holocaust Poetry from Salonica : Literary and Linguistic features » in *Judeo-Espaniol – A Jewish Language in Search of its People*, Ets Ahaïm Foundation, Salonique, 2002, pp. 131 à 138.
- ROMERO, Elena, *La creación literaria en lengua sefardí*, MAPFRE, Madrid, 1992.
- ROMEU FERRE, Pilar, 1998, Cf. Almosnino.
- « Ejemplificar con el ejemplo : *mesalim* y *ma'asiyot* en el *Regimiento de la vida* de Moisés Almosnino » in *Homenaje G. del Olmo Lete – Aula Orientalis*, n° 17-18, 1999-2000, pp. 315-322.
- SEPHIHA Haïm Vidal, *L'Agonie des Judéo-Espagnols*, Entente, Paris, 1977.
- *Le judéo-espagnol*, Entente, Paris, 1986.
- ŞAUL, Eli, *Balat'tan Bat'Yam'a*, İletişim, Istanbul, 1999.
- STRAUSS, Johann, « Who Read What in the Ottoman Empire (19th – 20th centuries) ? », *Arabic Middle Eastern Literatures*, Vol. 6, N° 1, 2003, pp. 39 à 76.

STROUMSA, Jacques, *Tu choisiras la vie – Violoniste à Auschwitz*, Paris: Cerf, Paris, 1999.

VAROL, Marie-Christine, (BORNES – VAROL) *Le Judéo-espagnol vernaculaire d'Istanbul (Etude linguistique)*, thèse pour le doctorat nouveau régime, Paris III, (Tome III, Analyse), 1992a.

- « La Communauté juive de Turquie du début du siècle à nos jours » in *Les Juifs d'Espagne - Histoire d'une Diaspora (1492-1992)*, ouvrage collectif sous la direction de Henry Méchoulan, Liana Levi, Paris, 1992b, pp. 409 à 420.

- « Des conceptions et des langues lorsqu'on parle de religion en judéo-espagnol », in *Meridies - Mélanges offerts à Jeanine Fribourg*, Lisbonne, 1995, pp. 223 à 239.

- « Les Judéo-Espagnols de Turquie et le discours indirect », in *Hommage à Marthe Westphal*, R. Caplán et alii eds., Nancy: Institut d'espagnol et de portugais, 2001, pp. 151 à 179.

- « Empirical Medicine Practices : Tradition and Borrowings through their Linguistical Expression », in *Sharing History : Jews, Turks and Ottomans*, Avigdor Levy ed., Syracuse University Press, Brandeis, 2002, pp. 260 à 271.

- « Le Monde ottoman à travers l'autobiographie picaresque de Eliya Karmona » in *Cahiers d'Etudes Balkaniques* (2003 - à paraître).

Marie-Christine VAROL

Univ. de Poitiers – INALCO

UMR 8099